Bibliographie théologique

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **11 (1903)**

Heft 42

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

BIBLIOGRAPHIE THÉOLOGIQUE.

R. Allier : **La cabale des dévots** (1627-1666) ; Paris, Colin, in-16, 448 p., 4 fr., 1902.

Ce livre est rempli de détails curieux, minutieux et importants pour l'histoire exacte du XVIIe siècle. Il mérite une étude approfondie, et j'espère la faire ici même. En attendant, remarquons que cette fameuse Compagnie du St. Sacrement n'a été que, sous un nom auguste, une Compagnie de fanatiques étroits, animés de bonnes intentions (je veux le croire), poursuivant comme but intentionnel la défaite de l'impiété et de l'immoralité, mais, de fait, ne visant que la satisfaction de leurs passions religieuses, donc l'anéantissement des jansénistes et des protestants, les deux bêtes noires des jésuites et de la cour de Rome. Les intrigues et les ramifications occultes de cette société, pendant trente-neuf ans, furent néfastes pour la France. La cour même finit par s'en émouvoir, et en 1666 le gouvernement en décréta la dissolution. Le mal était fait. Qu'il me soit permis d'appeler l'attention des lecteurs sur ce fait que ces fanatiques se sont dissimulés sous le couvert du sacrement de l'eucharistie, pour cacher leur zélotisme malsain. Ce fait a sa raison d'être: c'est que l'eucharistie, au XVIIe siècle, n'était plus l'auguste sacrement de l'ancienne Eglise. Falsifié, dénaturé, détourné de sa vraie signification et de son but religieux, ce sacrement était devenu, à partir du IXe siècle, un moyen de matérialisme soi-disant religieux, un instrument de superstition, un prétexte à mille spéculations scolastiques plus excentriques les unes que les autres. Les exagérations des siècles suivants, notamment du XIIIe et du XVIe, avaient porté leurs fruits. Au XVIIe, la fausse théologie, sur cette question, se développa considérablement; l'évêque de Langres, Zamet, joua dans cette affaire un rôle néfaste, dont les bonnes religieuses de Port-Royal ne se doutèrent malheureusement pas, mais qui n'en est pas moins

évident aujourd'hui. Il faudra bien un jour écrire la véritable histoire du culte eucharistique; on y verra, d'une part, la simplicité et la profondeur du dogme dans l'ancienne Eglise; et, d'autre part, les misérables complications nées de l'obscurantisme des siècles de fer et de plomb, développées par la scolastique du moyen âge, s'étalant en sociétés mystiques et fanatiques au XVIIe siècle, en attendant les adorations nocturnes du XIXe siècle, etc. Remercions M. Allier, dont le volume est la première pierre d'un édifice qui se construira certainement, pour le triomphe du vrai christianisme sur le faux.

E. Michaud.

H. Bargy; **La religion dans la société aux Etats-Unis;** Paris, Colin, in-16, 299 p., 1902, 3 fr. 50.

Cet ouvrage est extrêmement suggestif, en ce sens qu'il fournit une quantité de détails très positifs et très précis sur la religion aux Etats-Unis; qu'il avertit la vieille Europe qu'elle fait fausse route dans ses cadres vermoulus, dans ses formules usées, dans ses points de vue scolastiques épuisés. L'« américanisme » est à la fois une méthode nouvelle et un système nouveau; non qu'il veuille détruire le christianisme et le remplacer, mais il veut en faire ressortir « l'esprit », chose qui jusqu'ici a été trop effacée par ce qu'il appelle l'élément liturgique et l'élément dogmatique.

Au fond, le Christ a déjà dit: « C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien, mes paroles sont esprit et vie » (Jean VI, 64). Mais il faut avouer que les foules matérialistes et de nombreux théologiens matérialistes ont, par leurs explications grossières et erronées, matérialisé les dogmes et le culte. L'Eglise périrait dans ces bas-fonds de la pensée, si l'Esprit de Dieu ne la soutenait sur les eaux. Les penseurs, partout, se détachent d'elle et de sa fausse théologie. C'est un fait, que les aveugles seuls ne voient pas. Ce n'est pas seulement l'Eglise de Rome qui est coupable de cet obscurantisme écœurant; dans toutes les Eglises, de tels obscurantistes parlent, écrivent, enseignent, agissent, exercent une influence malheureusement trop grande. De là le mal. Les Américains, qui ne doutent de rien, veulent diriger la réforme du côté de l'esprit. S'ils veulent l'esprit contre le culte et contre de dogme (comme cela ne me

semble que trop vrai), ce sera un grand malheur: car il n'y a pas de christianisme, ni de réforme chrétienne, sans culte et sans dogme. Mais s'ils veulent vivifier et spiritualiser le culte et le dogme, en les dépouillant des explications et des symboles matériels et erronés qui y ont été ajoutés par l'ignorance et l'ergotage, alors ils entreprennent une grande chose. Beaucoup de pensées du président Schurman sont excellentes.

Bref, il faut lire attentivement ce livre, réfléchir, faire son *mea culpa,* se mettre à l'œuvre à la suite non du pape, ni de tel ou tel hiérarque, mais de Celui qui seul est la voie, la vérité et la vie. E. M.

A. Bouvier: **Dogmatique chrétienne,** publiée d'après le cours manuscrit et les notes de l'auteur, par Ed. Montet, 2 vol. in-8°; Paris, Fischbacher, 1903, 12 fr.

Construire une *Dogmatique chrétienne,* qui soit à la fois objective, scientifique et personnelle, est un travail considérable, dont ceux-là seuls qui l'ont essayé connaissent toutes les difficultés. Déjà à ce titre, il faut admirer et remercier l'éminent et regretté professeur Auguste Bouvier. En outre, son édifice n'est pas une maisonnette quelconque, bâtie avec les premiers matériaux venus, maçonnerie de pacotille que le moindre coup de vent renverse. Le constructeur y a mis tout son art architectural et toutes ses connaissances théologiques. Il n'a écrit que ce qu'il a cru, expérimenté ou compris; et lorsqu'il s'est vu en face d'un mystère insoluble, il a eu la franchise de l'avouer, au lieu de le dissimuler par de prétendues explications qui ne sont que des faux-fuyants et des formules illusoires. Tant de franchise, de loyauté, de modestie, dans tant d'efforts de pensée et de piété, touche, émeut, ravit. Non que toutes les parties de cet édifice soient solides et construites pour l'éternité; quelques-unes même me paraissent beaucoup trop écourtées, comme l'eschatologie, ou mélangées d'erreurs, comme la christologie, etc. Je ne saurais ici entrer dans un tel labyrinthe. Mais ceux-là même qui trouveront erronées certaines pensées de l'auteur, auront encore à en profiter, en ce sens qu'elles sont accompagnées de considérations souvent très justes et de motifs très religieux et très élevés.

Bouvier était un chercheur de parfaite bonne foi, qui ouvrait ses fenêtres dans toutes les directions, sachant que de tous les côtés il recevrait du soleil, de l'air pur et de la lumière. Je ne saurais oublier qu'il fut, à peine notre *Revue internationale de théologie* fondé (1893), le premier abonné parmi les théologiens protestants; et il resta abonné jusqu'à sa mort. Il a certainement mis en pratique, pour son compte personnel, ce conseil qu'il a donné aux autres: « Dirigeons de ce côté-là notre pensée religieuse et théologique. Mais pour cela il ne faut vouloir être *ni orthodoxe, ni libéral;* il faut vouloir être un *chrétien intérieur,* c'est-à-dire un théologien auquel rien d'intime, de vrai dans l'orthodoxie ne demeure étranger, mais dont la méthode est d'un souverain libéralisme. J'entends par ce dernier mot le libéralisme vraiment indépendant d'un esprit librement arrivé et fermement campé au cœur des choses, et qui ne s'est laissé détourner ni par les fanatiques, ni par les détracteurs de la lettre » (T. II, pag. 123).

La partie la plus originale de cette *Dogmatique,* celle qui mérite le plus d'attention, est la Théorie de la vie divine. On y sent circuler un souffle profondément religieux, qui fait respecter, aimer et admirer la religion. Hélas! il y a tant de théologies qui produisent l'effet contraire! E. M.

P. Bovet: **Le Dieu de Platon d'après l'ordre chronologique des Dialogues;** Genève, Kündig, 1903, in-8°, 186 p.

Si on prend les œuvres de Platon en bloc et si on les lit au hasard et sans ordre, on y trouve des contradictions qui rendent la pensée du philosophe très incertaine et très difficile à saisir. Si, au contraire, on établit entre elles un ordre chronologique, tout s'éclaircit: une première période apparaît, où Platon s'occupe à peine de théodicée, et beaucoup de logique, surtout de la théorie des idées; puis une période finale, où il s'occupe, au contraire, surtout de théodicée et fait à Dieu une place beaucoup plus considérable dans tout son système philosophique de la conception du monde.

Mais comment établir parmi les œuvres de Platon l'ordre chronologique en question, et un tel ordre peut-il être fondé sur des données certaines? C'est la tâche qu'a tentée M. Lutoslawski, auteur d'une « stylométrie », c'est-à-dire d'une table sty-

lométrique où sont notées 500 particularités du style des *Lois*, du *Timée*, du *Critias*, voire même du *Sophiste*, du *Politique* et du *Philèbe*. L'auteur en a conclu qu'un lien étroit unit entre eux ces dialogues; et en comparant à leur style, grâce à cette table, celui des œuvres antérieures, il a cherché à déterminer l'affinité exacte de chacune d'elles avec les derniers dialogues (p. 121). Mais ce procédé est-il péremptoire? Non, car un écrivain a souvent, dans une même période, plusieurs manières d'écrire, plusieurs styles, plusieurs tournures, suivant ses dispositions d'esprit. C'est un fait journalier. On ne saurait donc ériger ces variations en critère indiscutable.

M. Bovet, qui paraît l'avoir compris, a néanmoins établi sur la classification de M. Lutoslawski toute son étude de la théodicée de Platon. Prenons-la pour ce qu'elle vaut; peut-être est-elle solide; en tout cas, elle jette une grande clarté sur la pensée du Maître, en ce sens qu'elle en montre les évolutions avec une grande vraisemblance. De cette manière, nous aurions la pensée définitive de Platon sur Dieu, ce qui serait déjà un point important. En outre, nous verrions ce grand philosophe, à mesure qu'il creusait davantage le problème de l'univers et qu'il voulait s'en rendre compte philosophiquement, nous le verrions, dis-je, attacher à la notion de Dieu une valeur toujours plus grande, et arriver à cette conclusion: que Dieu, être réel, individuel et personnel, âme parfaite et transcendante, est la cause universelle et première, en un mot le créateur du monde. On lira avec un vif intérêt les trois chapitres de la seconde partie (p. 119-179); on y trouvera des observations très précises et très fines, que je regrette de ne pouvoir noter ici, faute de place.

Si M. Bovet s'en fût tenu là, sa thèse eût été excellente, autant qu'elle peut l'être avec la classification encore discutable de M. Lutoslawski. Malheureusement il a voulu montrer que Platon, par les explications de sa dernière période, a été le premier de tous les philosophes à vouloir expliquer l'univers par Dieu comme cause efficiente première; et, en cela, non seulement il a forcé la note, mais il a mis dans un faux jour toute la philosophie antérieure. Il a prétendu en effet que les philosophes ioniens, Pythagore, Xénophane, les éléates, etc., n'ont fait, les uns que de la poésie religieuse, d'autres que de la morale, d'autres que de la physique, etc., et qu'aucun n'a

considéré Dieu comme le principe même des êtres. Cette assertion est contraire à l'histoire : car l'histoire montre que les premières cosmogonies et théogonies ont été précisément des essais d'explication du monde par Dieu ou par les dieux ; que le principe de causalité, appliqué à Dieu ou à l'Etre premier, pour rendre compte des êtres dérivés de lui, a été ainsi admis par tout le monde et qu'il se retrouve, comme fond, dans toutes les légendes plus ou moins poétiques, plus ou moins morales, non scientifiques il est vrai, non didactiques, très peu philosophiques (si l'on veut parler de philosophie profonde et savante), certainement erronées au point de vue de la science actuelle, mais cependant historiquement positives et indéniables. L'auteur a oublié que l'âge premier a été surtout théologique ; que la théologie d'alors était toute la science ; et que la science d'alors était toute la théologie ; que dans tous les systèmes d'explication qui ont suivi (si l'on peut leur donner le nom de systèmes), on retrouve, comme je l'ai dit, le principe de causalité appliqué à Dieu par rapport au monde, même quand le mot « Dieu » n'est pas employé et qu'on se contente des mots « principe premier, cause, démiurge, ouvrier », etc. Par exemple, lorsque Thalès enseignait que tout vient de l'eau et que tout est plein de dieux, il joignait, sans les distinguer, sa physique et sa théodicée ; il en était de même pour Anaximandre, lorsqu'il plaçait à l'origine des choses la matière infinie, et qu'il parlait des dieux ; de même aussi pour Anaximène, lorsqu'il voyait le principe des choses dans l'air infini, et qu'il tenait ce principe pour divin ; etc. M. Bovet a été trop sévère envers les premiers poètes et les premiers philosophes : de ce qu'ils ne se sont pas exprimés scientifiquement, de ce qu'ils sont restés dans le vague, le confus, la contradiction, il en a conclu que, comme philosophes, ils n'admettaient pas de principe premier et divin des choses. Ils l'admettaient, mais ils ne pouvaient pas en tirer le parti philosophique et didactique qu'en a tiré Platon à la fin de sa vie, parce que, comme philosophes, ils étaient inférieurs à Platon, parce qu'ils manquaient de connaissances scientifiques, en un mot, parce qu'ils n'ont pas su, comme lui, dominer leur milieu intellectuel, encore grossier. On peut certes glorifier Platon et lui rendre amplement justice, sans pour cela amoindrir outre mesure les prédécesseurs qui lui ont frayé la voie. Que M. Bovet veuille bien

relire son appendice sur « Dieu dans les philosophies antérieures » (p. 83-115); je serais bien surpris s'il n'y découvrait pas plus tard des arguments contre ses exagérations actuelles; de même, je serais plus surpris encore, s'il ne se repentait pas un jour d'avoir traité avec tant de sévérité des spécialistes comme Zeller, Fouillée, Chaignet, Croiset et autres, qui ont jugé autrement que lui la philosophie « religieuse » des philosophes en question. E. M.

J. Bovon: **Théologie du N. T.; T. Ier, La vie et l'enseignement de Jésus.** IIe édition revue et augmentée; Lausanne, Bridel, in-8°, 10 fr., 1892.

Nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons de ce 1er volume lors de sa première édition[1]). La seconde édition en est une amélioration. L'auteur a utilisé les travaux de quelque importance qui ont paru pendant les dix dernières années. Il a insisté particulièrement sur la valeur et le contenu de l'Evangile de Jean, et il a montré combien sont erronées les théories, aujourd'hui à la mode, sur le royaume de Dieu entendu dans le sens socialiste de certaines écoles. « De telles doctrines, a-t-il dit, ne prennent une apparence de vérité que si l'on s'en tient à des textes synoptiques *mal compris,* c'est-à-dire isolés de tout le reste, un peu comme le faisaient au cours du dernier siècle, pour justifier leurs théories, l'école de Tubingue et le protestantisme libéral. Dès qu'on accorde, au contraire, à l'évangile de Jean la valeur qui lui revient, on trouve dans ce merveilleux écrit non seulement un enrichissement du fond doctrinal, mais même — fait à relever — la clef des documents plus anciens, dont le contenu se dérobe et demeure en partie incohérent tant qu'il n'est pas éclairé par le récit johannique » (p. 7). A cette époque où la critique négative redouble d'efforts pour réduire le Christ à ses éléments purement humains, il est nécessaire d'en écouter la contre-partie sérieuse, scientifique et vraiment rédemptrice. E. M.

[1]) *Revue,* d'octobre 1893, p. 705-709.

Bon Carra de Vaux: **Gazali**; Paris, Alcan, 1902, in-8°, 5 fr.

Ce nouveau volume de la Collection des *Grands philosophes* se relie étroitement à celui que l'auteur a publié il y a deux ans sur *Avicenne*. Il en forme le complément, le pendant et la contre-partie. Dans le premier, il étudiait le passage de la tradition philosophique grecque dans l'Islam; dans celui-ci, il traite des théologiens orthodoxes et des théologiens spéculatifs dits *motékallim*, des moralistes, des mystiques ou *soufis*. M. Carra de Vaux y met en outre en évidence un fait particulièrement intéressant: c'est que, d'une part, les mystiques de l'Islam ont demandé à la religion de Jésus la notion et le sentiment de quelques-unes de ses vertus, et que, d'autre part, l'Islam a donné au Christianisme un mode de philosopher, fruit du génie naturel de ses enfants. Il y eut donc entre les deux religions une double relation, une pénétration mutuelle.

Cette étude présente enfin un intérêt actuel: Gazali et la plupart des autres écrivains dont il y est fait mention, sont aujourd'hui les auteurs classiques de l'islamisme; leurs livres fort répandus sont lus et étudiés dans les écoles et les mosquées; c'est en eux que se forme encore de nos jours l'âme mahométane. Leur examen est donc nécessaire à quiconque veut acquérir la connaissance complète de l'esprit et de la vie intérieure de l'Islam.

Le plan de l'ouvrage est celui-ci: La théologie avant Gazali. — Gazali, sa vie et sa bibliographie. — Sa lutte contre les philosophes. — La théologie de Gazali. — La théologie après Gazali. — La morale. — La mystique avant Gazali. — La mystique de Gazali. — Mystiques arabes postérieurs à Gazali. — Sur les poètes mystiques persans. — Total 10 chapitres.

***

H. Cornelius: **Einleitung in die Philosophie.** Leipzig, Teubner, 1903.

Der Kritizismus ist in den letzten Jahrzehnten auch in einem Teile der naturwissenschaftlichen Literatur zu Ehren gekommen. Er macht sich dort in dem Versuche geltend, die metaphysischen Voraussetzungen, die man früher unbesehen in die Theorie des Naturgeschehens aufgenommen hatte, auszuschalten. Kein Begriff soll zur Erklärung der Naturvorgänge

verwandt werden, der nicht sein Recht auf die Erfahrung gründet. Insbesondere hat Kirchhoff in seiner Mechanik die Forderung aufgestellt, sie solle nur eine „vereinfachende zusammenfassende Beschreibung“ der Tatsachen geben. Der Erklärungswert einer solchen Beschreibung wird dann darin gefunden, dass Erscheinungskomplexe verschiedener Art in einen genau bestimmbaren und bekannten Zusammenhang gebracht werden, womit dem Bedürfnis nach Einheit unserer Erfahrung Genüge geleistet wird.

Cornelius bemerkt in dem Vorwort seines Buches, dass er den Vorlesungen Kirchhoffs den ersten Grund zur Entwicklung seiner Anschauungen verdanke. Diese entwerfen auf psychologischer Basis eine streng empiristische Weltansicht. Nichts Wirkliches ist für uns erkennbar, das nicht in unser Bewusstsein fiele. In ihm sind daher die Bedingungen aufzuweisen für den Zusammenhang und die Ordnung jeder möglichen Erfahrung. Zugleich sind die vom vorwissenschaftlichen Denken gebildeten „naturalistischen Begriffe“, denen gemäss wir zumeist die Erfahrung zu interpretieren gewöhnt sind, auf ihren Ursprung und damit ihre Berechtigung zu untersuchen. Welchen Sinn hat z. B. die fundamentale Voraussetzung einer objektiven Existenz der Welt ausser unserm Bewusstsein? Das Resultat der Kritik fällt bei Cornelius im Sinne des Idealismus aus und deckt sich ungefähr mit den prinzipiellen Bestimmungen der Kantischen Weltanschauung. Allerdings ist das „Ding an sich“ unbedingt zu streichen, daher auch die Verwendung dieses Begriffs im Bereiche der praktischen Vernunft, wo er bei Kant eine so grosse Rolle spielt.

Wir entscheiden an dieser Stelle nicht, ob diese Elimination eine berechtigte ist, glauben aber den Eindruck nicht verschweigen zu dürfen, dass Cornelius durch seine Kritik zuletzt doch in den „träumerischen Idealismus“ hineingetrieben wird, den er in dem ersten Teile seiner Betrachtungen (S. 126 ff.) ablehnt. Denn wohl wird von ihm der Unterschied zwischen der Wahrnehmungswelt und der Vorstellungs- oder Gedankenwelt nicht übersehen. Aber der Begriff der objektiven Existenz fällt allein in diesen letzteren Kreis, so dass es uns wohl möglich ist, von einem Dasein der Dinge unabhängig von unserer Wahrnehmung, nicht aber von unserem Denken zu reden. — Hier liegt unseres Erachtens eine Vernachlässigung der Tatsache vor, dass die Begriffsbildung ein sekundärer Prozess ist.

Die Erörterungen über die praktischen Probleme der Philosophie nehmen bei Cornelius einen engeren Raum ein als die erkenntnistheoretischen. Sie erbringen den Nachweis der Möglichkeit einer von jeder religiösen Betrachtung absehenden, also unabhängigen Moral. — Dass das sittliche Leben des religiösen Menschen auch mit religiösen Gedanken und Gefühlen durchwirkt ist und zugleich häufig zu grösserer Energie angestachelt wird, beweist nichts gegen eine mögliche „Autonomie der praktischen Vernunft".

Das Buch von Cornelius, seiner Ausführung nach wohl weniger für den Anfänger als „Einleitung" geeignet, denn als Antrieb zur Selbstprüfung für den philosophisch Forschenden, verdient jedenfalls die beste Empfehlung. Auch demjenigen, der erkenntnistheoretisch zu einem grössern „Naturalismus" — nach der Bezeichnung von Cornelius — neigt, bieten die hier gegebenen psychologischen Analysen reiche und wertvolle Ausbeute. R. K.

Deutschland. Monatsschrift für die gesamte Kultur. Herausgegeben von Graf v. Hoensbroech. Berlin, Schwetschke. Vierteljahrspreis 6 M.

Das Januar-, Februar- und März-Heft sind dem ersten ebenbürtig. Sie bringen eine Fülle interessanter Abhandlungen aus allen Gebieten, für die die Namen der Verfasser bürgen, von denen wir eigentlich alle hier anführen sollten. Prof. Bornemann, Henriette Fürth behandeln Fragen aus dem Gebiete der Erziehung und des Unterrichts; Dr. Frantz beleuchtet das Verhältnis von Kirche und Staat; Prof. Lujo Brentano gibt sein Urteil ab über: die Getreidezölle als Mittel gegen die Not der Landwirte; Graf von Hoensbroech kritisiert „die bestehenden Verwaltungsgrundsätze" und die „katholisch-theologische Fakultät zu Strassburg".

Ed. von Hartmann gibt eine interessante Abhandlung über den „Wert der Welt" (1. Erkenntniswert der Welt; 2. Schönheitswert der Welt; 3. Sittlichkeitswert der Welt; 4. Erlösungswert der Welt). Ein Westpreusse behandelt die brennende „polnische Frage"; X. Y. Z.: „Friedrich der Grosse und die nordamerikanische Republik", und Prof. Achelis „Die kultur-

historische Bedeutung der Kolonisation". Der Literaturgeschichte, der Poesie, der Musik und den bildenden Künsten ist ebenfalls ein Platz eingeräumt. In den Streiflichtern werden in der bekannten energischen und geraden Art des Herausgebers aktuelle Fragen beleuchtet: „In geziemender Ehrfurcht, aber in Klarheit und Entschiedenheit muss ausgesprochen werden, was leider wahr ist." Unsern Lesern empfehlen wir diese Zeitschrift, die, durchweht von einem Hauch gesunden Lebens, gegen „den Feind" zu Felde gezogen, dessen „Herrschaft sich in keinem Lande der Welt mit dem Frieden und der Wohlfahrt der Völker verträglich erwiesen hat", und die somit für „die gesamte Kultur" ein Nutzen ist.

Heinr. Finke: **Bilder vom Konstanzer Konzil.** Neujahrsblätter der badischen historischen Kommission. Heidelberg, Carl Winters Universitätsbuchhandlung, 1903.

Der Verfasser behandelt im vorliegenden Buche zwei Kapitel aus der Kulturgeschichte der Reichsstadt am Bodensee: 1. Flucht und Schicksale Johanns XXIII. in badischen Landen; 2. Literarisches Leben und Schaffen auf dem Konzil. Die Persönlichkeit des Papstes Johanns XXIII. wird klassisch mit den Worten des Historikers Antonin als „tauglich für alles Weltliche, unpassend für alles Kirchliche" bezeichnet. Die Flucht wird nach dem Bericht Richentals, dem fast alle Konzilsschilderer, wie Aschbach, Tosti, Hefele, gefolgt sind, ferner nach einer Frankfurter Handschrift, nach den Berichten der aragonesischen Gesandten an König Ferdinand I. und nach dem Bericht des Konzilschronisten Cerretanus eingehend erörtert. Die Berichte gehen in verschiedenen, unseres Erachtens recht unwesentlichen Punkten auseinander. Die ganze Flucht mit ihren Irrfahrten (von Schaffhausen über Waldshut und Laufenburg nach Freiburg, dann nach Breisach, Neuenburg, zurück nach Freiburg, Absetzung und Gefangenschaft in Mannheim) zeigt uns einen „gehetzten Mann", so dass der Verfasser zum Schlusse sagen kann: „Johann XXIII. hat viel gesündigt, der Kirche viel Schaden zugefügt, aber er hat auch hart gebüsst in badischen Landen." — Im zweiten Kapitel behandelt der Verfasser das literarische Leben und Schaffen auf dem Konzil:

Die Humanisten in Konstanz (Poggio, Bruni, „die beiden stolzesten Namen"), Dichtungen über das Konzil (besonders Oswald von Wolkenstein, der „letzte Minnesänger"), allerlei Invektiven und Pamphlete (über die allgemeinen kirchlichen Zustände, über die Päpste und nicht zuletzt über König Sigismund), Briefe des spanischen Hofnarren Mossen Borra. Auf die Erörterung strittiger Punkte, sowie auf die Wiedergabe der einzelnen, vielfach ungedruckten Quellenbelege verzichtete der Verfasser, da er (nach dem „Vorwort") in einer demnächstigen Geschichte des Konstanzer Konzils auf dieselben Gegenstände einzugehen haben wird. Pfr. SCHIRMER.

Th. FLOURNOY: **Les principes de la psychologie religieuse;** Genève, Kündig, 1903, br. in-8°, 27 p.

Cette étude faite par un maître, dont la compétence est évidente, devrait être lue et méditée par tous les théologiens et les pasteurs, ne fût-ce que pour cette simple considération que les masses se détachent de la religion entendue comme dogme ou comme rite imposés du dehors, et que, par conséquent, si l'on veut les y ramener, c'est en leur démontrant que la religion possède « une réalité avant tout psychologique, une donnée de vie intérieure, donc expérimentale en quelque mesure et capable de soutenir l'épreuve d'un examen scientifique » (p. 5). Il va de soi qu'en faisant de la psychologie, religieuse ou non, le psychologue n'étudie que le fait psychologique, et refuse, comme psychologue, de tirer les conséquences dites métaphysiques ou transcendantes de ce fait. Il ne les nie pas, pas plus que la tendance intellectuelle que nous avons à passer du subjectif à l'objectif, mais il ne les affirme pas non plus, et il se concentre exclusivement dans les données purement psychologiques ou subjectives. La psychologie n'est qu'une science, donc limitée à son objet; elle est complétée par d'autres.

M. Flournoy est très prudent. En même temps qu'il arrête le zèle trop précipité de certains transcendantalistes, qui bâtissent leurs systèmes fantaisistes avant d'avoir examiné la qualité de leurs matériaux, il avertit aussi les physiologistes exclusifs qu'ils ont tort de s'adjuger à eux seuls les faits psychologiques qui les dépassent et dont ils ne peuvent pas rendre

compte. « Nous ne nous berçons certes pas de la *naïve illusion* que la physiologie cérébrale, même achevée, rendrait compte de l'existence de la conscience religieuse; car, en vertu de l'axiome de dualisme psychophysique — de l'hétérogénéité qui sépare le phénomène mental, non spatial, de son corrélatif matériel, spatial — la connaissance parfaite du cerveau, en tant qu'organe physique, ne diminuerait en rien le mystère ultime qui plane sur le pourquoi du fait psychologique » (p. 13). M. Flournoy combat aussi tous les Homais prétendus savants qui, sous prétexte que tous les cultes ont traîné à leur suite des superstitions grossières, des cérémonies barbares, des folies mystiques, etc., affirment que « le compte de la religion a été définitivement réglé » (p. 19).

La vérité est que la religion, au point de vue personnel et subjectif, est avant tout une fonction vitale, un processus de l'être organique et psychique tout entier; qu'il y a, dans ce processus, non seulement une activité émotionnelle, mais aussi une activité intellectuelle qui perçoit des idées et qui les lie; car, dès le principe, l'homme n'est pas seulement un animal, mais un animal plus ou moins raisonnable, et la psychologie vraie, exacte, positive, ne saurait ni se borner aux émotions aveugles, ni renvoyer à ce qu'on appelle volontiers « métaphysique » tout ce qui est simplement activité intellectuelle et logique, parfaitement psychologique au fond. Que les pseudo-psychologues qui ne sont que des physiologistes exclusifs, écartent l'activité raisonnante et logiquement raisonnante qui les gêne et dont leur esprit de parti ne peut pas rendre compte, je le conçois; mais tels ne peuvent être les vrais psychologues qui étudient l'âme intégrale. Donc la vérité est que, dans ce processus, il y a des émotions, des idées, des raisonnements; que, parmi ces émotions, il en est d'illusoires, et parmi ces raisonnements, il en est d'erronés; mais qu'il en est d'aùtres aussi de logiques; qu'en mettant de l'unité dans ceux-ci, on arrive à un ensemble de doctrines, disons même de dogmes; et qu'ainsi est constituée la religion naturelle objective, trésor commun de l'humanité, comme la science, et fondée comme celle-ci sur un travail intellectuel, sur des idées, sur des vérités. Ceux qui ne voient dans la religion qu'un ensemble de doctrines et de rites, imposés du dehors et ne reposant sur aucune activité intérieure de l'âme, ne comprennent rien

à la religion. Ceux qui la réduisent à un simple sentiment fantaisiste sans base dans la raison et dans la vérité, ne la comprennent pas davantage. Les deux points de vue subjectif et objectif, ou, si l'on aime mieux, les activités physiologiques, émotives, intellectuelles et volitives, se concilient scientifiquement très bien. Et j'ajoute que le surnaturel bien compris ne se concilie pas moins avec les données scientifiques, psychologiques et logiques.

Je recommande particulièrement aux lecteurs les pages où l'auteur montre leur défaut de logique aux matérialistes soit de la physiologie, soit de la pathologie, et où il constate que « la psychologie religieuse ne risque pas plus de prendre la place de la religion que la connaissance des lois de la digestion ne dispense les physiologistes de digérer pour leur propre compte, aussi bien que le premier ignorant venu » (p. 21). Et encore : « Ce qui est vrai de la science en général ne l'est pas moins de la psychologie religieuse en particulier. Elle ne nous fournit l'explication ultime de rien, et nous ne visons pas à résoudre le mystère de la religion, mais seulement à introduire dans ses phénomènes un ordre suffisant pour que notre entendement puisse s'y retrouver et en éprouver quelque satisfaction. Tenez donc pour certain que, quel que soit le degré de perfection auquel arrive jamais la psychologie, elle restera toujours muette quant à la solution des problèmes angoissants que nous posent l'Univers et la Vie » (p. 23). A la page 25, M. Flournoy, si je l'ai bien compris, se déclare leibnizien. Bref, toute cette étude, trop courte, est très suggestive et très intéressante. E. M.

Criticism of the New Testament; St Margaret's Lectures, 1902. London, Murray, 1902.

This book will prove of value not only to laymen who wish to be well informed as to the course of recent New Testament criticism, but also to those clergy who cannot afford time for minute study of the question and yet desire to read something more solid than review articles. Mr Henson, who is Rector of St Margaret's and Canon of Westminster, arranged last year for a series of lectures to be given in his Church,

not by one scholar but by a number of specialists; and he has chosen his lecturers well. Four of them are clergymen and two are laymen, but all of them are well known in England—some throughout Europe—as high authorities on the subjects on which they write.

Dr Sanday's lecture is introductory to the whole course; he explains what criticism is, both the "lower" and the "higher", its subject matter, and the problems it seeks to solve. Few persons are better qualified than Dr Sanday for this task; his knowledge of current criticism is almost unrivalled, and his judgment singularly fair and impartial. He takes the New Testament book by book, explains the views as to date and authorship which seem to be most reasonable, gives references to larger works for those who wish to study further, and himself sums up in an attitude of sober and intelligent conservatism.

Dr F. G. Kenyon, of the British Museum, whose name is still famous in connection with the discovery of the Aristotle fragments, contributes an interesting lecture on New Testament Manuscripts and the history of the transmission of the text. With our knowledge of these we can explain much of the history of the Canon; Dr Kenyon considers it certain that the books of the New Testament were in the earliest times written not on parchment (spite of St Paul's reference to it in 2 Tim., IV, 3) but on papyrus, and consequently circulated not in book form but in a number of separate rolls; and as it is probable that few Church writers had a complete set of such rolls, the fact that a Father quotes some books and not others affords no presumption that the latter did not exist or were not recognised as authoritative in his time. The establishment of Christianity under Constantine synchronized with the general adoption of vellum as a writing material; this in turn rendered the book form possible and consequently the inclusion of all the books of the New Testament in a single volume; and so with the fourth century came the consideration and determination of the limits of the Canon and the order of its books; and with the same century appear our oldest and finest Mss. of the Bible, the Vatican and the Sinaitic.

Mr Burkitt lectures on the versions; he reminds his hearers how the two most important versions came from the ends of the Roman Empire, the extreme West and the extreme East;

it was into Latin and Syriac, and no other tongues, that the New Testament was translated in the second century. Each version too, had much the same history; their first stage a number of texts proceeding possibly from one origin but diverging widely from it and from each other; their second an authoritative revision which gradually superseded all its predecessors. Of those two revisions it is the Western which has exercised most influence on the fortunes of the Christian Church; the Latin Vulgate and the versions made from it or largely coloured by it have been the Bible of the greater part of Christendom for the greater part of Church History.

The two next lectures, that on the history of the Canon by Dr Chase, and that on the dates of the New Testament books by Mr A. C. Headlam, traverse to a certain extent the same ground, while Mr Headlam's subject has also been briefly treated by Dr Sanday; but after all there is not much overlapping, and it is sometimes an advantage to have the same conclusions put before us more than once, and from more than one point of view. Dr Bernard, of Dublin, closes the lectures with an examination of a single book—the Acts of the Apostles. In some respects this is perhaps the best lecture of all; the writer is concerned with the internal not the external testimony of the book, and it is always more interesting to discuss internal evidence; and he keeps strictly to his purpose, which is not to prove either the inspiration of St Luke or his inerrancy in every minute detail, but simply to use the tests we should apply to any historical work and see how the Acts stand them; it is only when the internal evidence is thus soberly and clearly put before us that we realise how strong it is and what claims St Luke's work has to be regarded as history of the highest value. H. J. White.

J. Friedrich: **Die Unechtheit der Canones von Sardika. II.** Sitzungsbericht der kgl. bayer. Akademie der Wissenschaften, 1902, Heft III, S. 383—426. (Sonderabdruck in Kommission des G. Franzschen Verlags [J. Roth], München.)

Angeregt durch eine eingehende Besprechung, die seine vorjährige hochbedeutsame Arbeit durch Bischof Wordsworth

von Salisbury im Londoner „Guardian“ gefunden hat, macht sich Friedrich daran, seine Auffassung der sog. Canones von Sardika weiter auszubauen. Nachdem er nämlich noch an einem neuen Beispiel, der Klage der Bubalius und Taurianus 414, gezeigt hat, dass jene Canones damals in Rom noch nicht bekannt sein konnten, wendet er sich eingehend der Frage zu, wie eine Reihe sardizensischer Namen in ihnen erklärt werden können, und beantwortet sie dahin, dass die betreffenden einzelnen Canones spätere Zusätze zu der ursprünglichen Fälschung seien. Diese Annahme stützt er zunächst mit dem Nachweis, dass auch nach dem Abschluss der uns jetzt vorliegenden Kanonreihe noch die Fabrikation sardizensischer Canones vorkommt, sodann gibt er aber eine unmittelbare, auf dem Vergleich der griechischen und der lateinischen Fassung der Canones aufgebaute Untersuchung mit dem Ergebnis, dass wir in den Canones mit sardizensischen Namen (vor allem Canon 4) einen in der Obermetropolie Thessalonich entstandenen Zusatz zu erblicken haben. Zum Schlusse weist der Verfasser zur weiteren Beglaubigung seiner ganzen Hypothese auf ähnliche Erdichtungen mit dem Anspruche auf nicänische, bezw. sardizensische Autorität hin. Wir glauben nicht, dass wesentliche Teile der Friedrichschen Arbeit durch die wissenschaftliche Nachprüfung seiner Ausführungen werden berührt werden, und sind geneigt, die Frage der sog. Canones von Sardika nunmehr als dahin gelöst zu betrachten, dass sie sich darstellen *als ein nicht vor 416 entstandener, bezw. in Rom bekannt gewordener Fälschungszusatz zum Nicænum, der später unter Voraussetzung seines sardizensischen Charakters eine Erweiterung erfahren hat.* E. K. Z—a.

J. Gindraux: **Les espérances messianiques d'Israël; T. IV, Derniers grands et derniers petits prophètes;** Lausanne, Bridel; in-18, 1902, 3 fr.

L'auteur étudie les prophètes de la période chaldéenne: Jérémie, Ezéchiel et Daniel; puis l'époque d'Esdras et de Néhémie, ainsi que Aggée, Zacharie et Malachie. Il résume la vie et le rôle de chaque prophète, et analyse son œuvre en citant les principaux textes. Il n'ignore pas les difficultés

relatives au livre de Daniel et il les résout à sa manière; mais qu'il me permette sur ce point une remarque que je crois importante. Dans les ouvrages de polémique religieuse ou de simple exposition de la foi, il ne suffit pas *d'avoir raison;* il faut encore *montrer qu'on a raison.* Or M. Gindraux ne le démontre pas assez. Il aurait dû, je crois, exposer très nettement, non seulement l'ancienne opinion sur le livre de Daniel, mais encore les opinions actuelles; il aurait dû résumer substantiellement les raisons sur lesquelles toutes s'appuient, les discuter philologiquement et historiquement; et s'il en choisissait une, dire les motifs de sa préférence. Il aurait pu expliquer aussi ce que l'apologétique chrétienne perd *ou gagne* avec le criticisme actuel; je crois, pour ma part, qu'elle y gagne en profondeur. Mais c'est à démontrer. L'auteur pourrait, s'il fait une seconde édition, mettre à contribution le récent ouvrage du professeur Driver, d'Oxford, sur Daniel; etc. Son volume actuel, au point de vue de la critique scientifique, offre des lacunes qu'il importe de combler. Sa réplique à Kuenen, qui n'a vu dans l'idée messianique que l'expression du patriotisme juif (p. 259), n'est pas non plus assez vigoureuse. Ce sont là des questions capitales; du moment qu'on veut prouver la divinité du Christ et du christianisme par le double fait des prophéties messianiques et de leur accomplissement, il faut y apporter tous les éléments de démonstration nécessaires. E. M.

L. Mention: **Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1705, et de 1705 à 1789;** Paris, Alph. Picard, 2 vol in-8°, 1893 et 1903, 4 fr. 50 et 6 fr.

On sait que la *Collection de textes,* dont les deux volumes susmentionnés font partie sous les numéros 14 et 34, est publiée sous les auspices de la Société historique. Le n° 14 contient les documents relatifs à la Régale, à l'affaire des franchises, à l'édit de 1695, aux Maximes des Saints et au Jansénisme en 1705. Le n° 34 contient des documents relatifs à la bulle *Unigenitus,* au Parlement, aux Jansénistes et au clergé, au clergé et au fisc, et à la suppression des jésuites. Indiquer les sujets, c'est indiquer l'importance de ces deux volumes.

Nous les recommandons vivement à tous les lecteurs qui ont souci de l'histoire religieuse et ecclésiastique, et même simplement des intérêts politiques de leur pays. Ils y verront tout le mal que la papauté et les jésuites ont causé à la France, et ils en tireront les conséquences relativement à leur propre nation. Les deux volumes en question sont loin de dire toute la vérité. J'ai publié, dans mon ouvrage sur *Louis XIV et Innocent XI*, de nombreux documents officiels, tirés des archives du Ministère des affaires étrangères de France (de 1676 à 1689) et complétant ceux-ci; on peut aussi consulter mes études sur les conclaves de 1689, de 1691 et de 1721. Toutefois, pour être incomplets, les documents publiés par M. Mention n'en sont pas moins de première nécessité; ils sont indispensables pour l'étude des XVIIe et XVIIIe siècles. E. M.

Rev. G. Milburn: **A Study of Modern Anglicanism;** London, Swan Sonnenschein, 1901; 223 p., 3 s. 6 d.

Cet ouvrage, écrit avec beaucoup de modestie et de tranquillité, contient des détails instructifs sur les trois grandes fractions de l'Eglise anglicane, et surtout d'excellentes pensées sur la *Réunion*. Je ne saurais admettre la définition que l'auteur donne du credo, lorsqu'il prétend, d'une part, qu'il ne doit pas être une règle de foi, et, d'autre part, qu'il doit inspirer la foi de manière à la rendre définie, consciente et articulée (p. 170). Comment peut-il faire ceci, s'il n'est pas d'abord cela en soi? Mais laissons de côté les opinions attaquables de l'auteur. Voyons plutôt quelques-unes des vérités dont chacun peut profiter. Il explique comment la *Réunion* ne peut se faire ni par le procédé des concessions mutuelles, ni par les efforts pour convertir le monde entier à nos propres opinions (p. 199). Il ajoute (p. 176): « The faith is indeed One in so far as all schools of thought are varying interpretations of the gospel of Christ *to which all are resolved to be loyal.* Catholicism, Protestantism, and Liberalism *can all* be attempts to explain the *true nature* of Christianity. They are not different religions, they are varieties of the one Christian religion and should therefore be represented, not by hostile denominations but by different *theological* parties *within the one Church* ». Nous entendons ces choses non en ce sens que, de fait, actuellement,

les trois groupes en question représentent la vraie nature du christianisme et ne diffèrent que sur des questions purement théologiques. Hélas! plusieurs différences semblent des oppositions radicales sur des dogmes essentiels qui touchent à la nature même du christianisme. Mais nous pensons que l'auteur veut dire que les trois groupes en question doivent s'efforcer d'arriver, par la profession de la même et véritable foi chrétienne, à n'être que trois tendances théologiques dans la même Eglise. L'auteur ne pense pas que l'union puisse se faire avec l'Eglise de Rome dans l'esprit de la cour de Rome (p. 207-208). Il a raison. Il dit encore (p. 170): « The Church is essentially a *κοινωνία*, a brotherhood, a Communion. It is One not only in that it comprises men of all nations, but also in that it comprises men of all shades of thought, provided only that *they are Christian and will accept membership.* » Très bien. Mais l'auteur n'explique pas assez clairement ce qui fait le vrai chrétien et en quoi consiste exactement cette *κοινωνία*. Or, c'est là l'essentiel et toute la difficulté. E. M.

H. Oldenberg: **Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté**; traduit de l'allemand par A. Foucher, avec une préface de M. Sylvain Lévi; 2e édit. revue et augmentée; in-8°, 1903, 10 fr. — **La Religion du Véda;** traduit de l'allemand par V. Henry; in-8°, 1903, 7 fr. 50. — Paris, Alcan.

Ces deux remarquables ouvrages du savant professeur de Kiel font partie de la Bibliothèque de philosophie contemporaine, éditée par la maison Félix Alcan. Ils fournissent un tableau complet des religions de l'Extrême-Orient. Les historiens, les philosophes et les théologiens y trouveront l'histoire de la pensée religieuse et le développement de la religion brahmanique d'après les anciens Oupanishads, un exposé clair, cohérent, nourri de textes, de la doctrine de Bouddha, ainsi qu'un tableau des formes que la vie monastique a prises en Orient. Les notes indiquent de nombreuses références, sans surcharger le lecteur ni alourdir le récit. Le titre même du volume sur le Bouddha fait connaître le plan et la division adoptés par l'auteur. Le volume sur la religion du Véda comprend, après une introduction sur les sources, quatre parties:

1° les divinités védiques en général; 2° les divinités védiques envisagées dans leurs attributions respectives; 3° le culte; 4° l'animisme et le culte des morts. De telles études si pleines, si substantielles, s'analysent difficilement; il faut les lire et les relire encore. ***

Ἀρχιμανδρίτος Χρυσ. Α. Παπαδοπουλος: Στοιχειώδης ἱερά Ἑρμηνευτική. *Ἐν Ἱεροσολυμοις*, 1902, in-8°, 110 p.

Ce Manuel d'herméneutique, rédigé par le savant Archimandrite Papadopoulos, de l'Ecole de Théologie de Sainte-Croix (près Jérusalem), pour les étudiants en théologie de l'Eglise orthodoxe, est un résumé substantiel, où l'on ne doit pas chercher les détails minutieux des questions qui se rattachent à l'exégèse. Après avoir fait, dans l'Introduction, un exposé sommaire de l'histoire de l'herméneutique, l'auteur s'est appliqué à déterminer la manière dont on peut interpréter sainement et sûrement, dans un esprit orthodoxe, l'Ecriture sainte. Sans négliger les ouvrages scientifiques de l'Occident sur ces matières, l'auteur recourt surtout aux commentaires des Pères et de la tradition. Nous ne pouvons donc que recommander ce petit Manuel à nos étudiants, en insistant sur la grande utilité de l'étude des Pères. Comme nous l'avons déjà répété maintes fois, on trouve chez les Pères un esprit très grand de piété et de liberté. Leur esprit était d'interpréter les Ecritures suivant la science; la science de leur temps, en philologie et en histoire surtout, sans oublier les sciences physiques et psychologiques, était fort incomplète, et s'ils vivaient de nos jours, ils seraient les premiers à profiter des progrès de nos sciences pour jeter plus de lumière sur nos Ecritures et sur nos divins mystères. Faisons ce qu'ils n'ont pu faire, et continuons leur esprit de sagesse, de conscience, de foi et de liberté. E. M.

Ch. Renouvier: **Le Personnalisme, suivi d'une étude sur la perception externe et sur la force**; Paris, Alcan, in-8°, 537 p., 1903, 10 fr.

Dans cet ouvrage, très considérable comme tous les ouvrages de l'auteur, sont examinées: d'abord la métaphysique du per-

sonnalisme, puis sa sociologie, ensuite son eschatologie (ou la restauration finale de la personne et de la société). Après ces trois parties, vient une étude, en cinquante chapitres, sur la perception externe et sur la force. Il suffit d'énoncer de tels sujets, pour en indiquer les difficultés et l'importance. Tout effort accompli dans le but d'un éclaircissement, doit être applaudi. M. Renouvier ajoute à ses efforts personnels une vaste érudition, toujours instructive, sinon toujours claire. Il ne craint point de soulever les questions, et ses essais de solution sont toujours suggestifs.

Sa doctrine philosophique, connue jusqu'ici sous le nom de *néocriticisme,* est pour la première fois présentée, dans ce livre, sous son véritable nom: Le *personnalisme* ou doctrine de la personnalité. L'auteur dit dans sa préface: « Le néocriticisme admettait la conscience comme fondement de l'existence, la personne comme premier principe causal à l'égard du monde, et posait la thèse métaphysique d'un premier commencement des phénomènes, à raison de l'impossibilité logique de leur rétrogression à l'infini. La doctrine personnaliste a été plus tardive à se compléter par la reconnaissance d'un acte de création comme fait initial, et de l'unité de la personne première et créatrice comme une vérité imposée à notre assentiment par le caractère d'unité harmonique des lois qui régissent l'entendement des êtres intelligents, et ce monde, dont la représentation leur est donnée. Le concept du commencement premier ne se peut fixer sur aucun autre sujet ou matière que le sentiment du vouloir, fondement unique des concepts de cause et de force. La création est et doit être, ainsi que le commencement, hors de notre compréhension. L'hypothèse du monde existant par soi, éternel, n'est pas non plus celle d'un monde qui pourrait se rendre raison à lui-même de son existence. Le dernier progrès que réclamait le personnalisme a été le nécessaire complément de ce théisme positif... La théorie cosmogonique et eschatologique du personnalisme, abordée dans les *Essais de critique générale* (troisième essai, 2e édit.) et exposée dans la *Nouvelle monadologie,* est reprise à fond dans le présent ouvrage. » On le voit, cet ouvrage de très haute métaphysique est, pour les philosophes, une mine à explorer. E. M.

A. Roussel: **Un évêque assermenté (1790-1802)**, Le Coz, évêque d'Ille-et-Vilaine, métropolitain du nord-ouest; Paris, Lethielleux (sans date), in-8°, 565 p. — **Correspondance de Le Coz, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine**, publiée pour la société d'histoire contemporaine par le P. Roussel, de l'Oratoire; in-8°, 429 p., Picard, 1901.

Le P. Roussel est un prêtre de l'Oratoire, donc un ultramontain, mais s'il était possible d'unir les deux qualificatifs, nous dirions qu'il est un ultramontain libéral. Nous nous sommes déjà occupés de lui, il y a quelques années, lorsque parut son ouvrage en deux volumes sur Lamennais. S'il n'a pas essayé de réhabiliter le grand déchu (pour parler le langage romain), il a été du moins assez juste pour faire ressortir ses éminentes qualités, de sorte qu'après lecture des deux volumes du P. Roussel, on aime de bon ou de mauvais gré Lamennais et on l'admire; c'est plus qu'on n'en peut demander à un prêtre de l'Oratoire.

Les deux nouveaux et récents volumes sur lesquels nous attirons aujourd'hui l'attention, montrent d'abord le progrès qu'ont fait, dans ces derniers temps, les études historiques relatives à la période révolutionnaire. L'évêque Le Coz n'était pas le premier venu. Métropolitain du nord-ouest, c'est-à-dire archevêque de Rennes, il présida successivement les deux conciles de 1797 et de 1801, et le Concordat le *transféra,* sans consécration nouvelle, sans pénitence et sans rétractation, de l'évêché de Rennes à l'archevêché de Besançon. Le livre du P. Roussel est intéressant, d'abord en ce qu'il se distingue essentiellement par le ton de ceux des écrivains de la même école ultramontaine, des Cretineau-Joly et de tant d'autres. Au lieu d'appliquer à Le Coz, comme le faisaient ses devanciers, les épithètes de loup, d'intrus, de jureur, voire même de grèdin, le P. Roussel veut bien considérer comme un honnête homme ce coryphée du clergé constitutionnel. Il parlera de lui, dit-il, « avec indifférence », sans se constituer « son ami ou son ennemi, son panégyriste ou son détracteur ». Nous devons certes un bon point à l'auteur pour une déclaration de ce genre, et nous ne saurions trop relever le principe qu'il exalte lui-même: « Sans impartialité, la plume de l'écrivain se déconsidère, quand elle ne va jusqu'à se déshonorer. » Mais nous pouvons nous

demander si, malgré sa bonne volonté, le P. Roussel a été aussi impartial dans son ouvrage qu'il en a eu l'intention. Qu'on en juge. P. 242, l'auteur parle des chouans, « ces implacables justiciers de Dieu », et il raconte gaiement que ces derniers allaient la nuit chez les curés constitutionnels accusés ou simplement soupçonnés de délation, et qu'ils les priaient de venir en toute hâte assister quelque mourant. « Le pauvre *jureur,* sans défiance et tout heureux de voir que *ses* paroissiens recouraient enfin à son ministère, se levait et suivait ses guides. Après avoir passé le bourg, dans le coin du premier champ venu, ceux-ci déclaraient au malheureux que le moribond c'était lui-même, et qu'il se dépêchât de réciter son acte de contrition, car il n'avait plus qu'un instant à vivre ; puis ramassant leurs fusils, cachés dans la haie voisine, ils le fusillaient sans écouter ses plaintes, ni se laisser attendrir par ses lamentations. » L'assassinat de l'évêque Audrein ou plutôt « l'exécution du pauvre Audrein après un jugement sans doute un peu sommaire » (p. 407), est raconté sur le même ton, presque badin, qui froisse le lecteur impartial. Nous retrouvons ce style étrange, sous la plume du P. Roussel, p. 308, quand parlant des mobiles bretons de 1871, il dit : « Leurs balles se plaisaient à perforer la poitrine et plus souvent le dos des communards. » Et pour en revenir à l'évêque Le Coz, l'auteur semble bien le prendre pour un brave et honnête homme, mais aussi pour un naïf que le gallicanisme avait engagé dans une bien mauvaise voie. Le P. Roussel, qui, évidemment, n'est pas favorable au clergé constitutionnel, ne sait peut-être pas que Pie VII avait déclaré, étant évêque d'Imola, que, s'il avait été Français, il aurait accepté la constitution civile du clergé. Il lui resterait aussi à expliquer comment douze évêques constitutionnels ont été transférés par le pape à de nouveaux sièges et quels sièges? Versailles, Strasbourg, Besançon, Toulouse, ce qui suffirait à laver de tout crime le haut clergé constitutionnel. Chez quelques-uns de ses membres, chez Le Coz en particulier, les vertus sacerdotales étaient jointes au patriotisme le plus ardent. La correspondance de Le Coz comprend environ 180 lettres, écrites entre les années 1790 et 1802 : elle est intéressante.

En résumé, si impartial qu'il ait voulu ou qu'il ait cru être (et nous avons rendu hommage à ses intentions), le

P. Roussel ne l'a pas été encore suffisamment (la faute en est à ses éducateurs). Aussi ne faut-il demander à son livre que des faits et des matériaux pouvant servir aux historiens futurs. Toutefois, nous concluons ainsi: Encore quelques monographies semblables et l'histoire religieuse de la Révolution française sera bien près d'être éclaircie. Dr A. Chrétien.

Armand Sabatier: **L'univers matériel est-il éternel?** Montpellier, Delord-Bœhm, 1902, in-8°, 44 p.

Ce discours prononcé par le savant doyen de la Faculté des sciences de l'Université de Montpellier, est une accumulation de pensées et de suggestions, qui sont d'un philosophe et d'un métaphysicien plus encore que d'un naturaliste. L'auteur répond négativement à la question posée, en ce sens que, selon lui, la forme matérielle de l'énergie qui compose l'univers disparaîtra. Mais à cette question il en a rattaché plusieurs autres, la matière, la force, l'esprit, la chaleur, la vie, l'âme, l'immortalité, l'évolution, etc. Le tableau sort du cadre. Nul ne s'en plaindra. Que le savant professeur reçoive mes plus vifs remerciements pour la profonde jouissance spirituelle qu'il m'a procurée, et puisse-t-il nous donner encore souvent des aperçus aussi vastes et aussi réconfortants! Puisse-t-il développer tout ce système de philosophie naturelle qu'il a ébauché, en l'appuyant sur un ensemble de considérations scientifiques! Il a cherché à concilier « la loi de la conservation de l'énergie, le principe de Carnot en ce qui concerne la loi de variation d'entropie et de dissipation de l'énergie, la conception dynamique de la matière, la loi de l'évolution ascendante et la loi morale, puisque la réalisation d'un plus grand bonheur et d'une plus grande justice semble avoir chance de se produire dans un état du monde où l'énergie sera dégagée de l'oppression de sa forme matérielle » (p. 42).

Il importe de citer textuellement la conclusion: « La matière est un ensemble d'épiphonèmes contingents, dus à l'activité de l'énergie et pouvant être sentis. L'énergie disparaissant — l'auteur parle de l'énergie cosmique — les épiphonèmes ne sont plus et il n'y a plus de matière. Ainsi semblerait devoir disparaître l'Univers matériel. Lui disparu, *resterait intacte*

la masse d'énergie qui constituait le germe de l'Univers *et devenue énergie psychique, organisée en personnalités indissolubles;* et l'Eternité, poursuivant le cours infini de sa durée, verrait peut-être une nouvelle vibration de son rythme colossal remplie par une Création nouvelle, objet, à son tour, de l'activité et de l'amour divins, et destinée, comme celles qui l'ont précédée et comme celles qui la suivront, à obéir à la loi de l'évolution ascendante, par l'effort incessant vers un idéal de justice et de bonheur. »

Pour arriver à ces perspectives grandioses, l'auteur a émis beaucoup d'hypothèses, mais qui ne sont pas en contradiction avec les données de la science et de la logique. L'hypothèse, dit-il, est légitime et féconde; elle fait penser, elle provoque à la recherche, elle suscite des impatiences de vérification. Elle ne devient coupable que le jour où, contredite par les faits, elle refuse de disparaître.

Ni la foi chrétienne, ni la science de M. Sabatier n'ont fait faillite, et il faut l'en féliciter. « On aura beau, dit-il, proclamer le dogme de l'agnosticisme et du positivisme, on n'empêchera pas les hommes de se préoccuper de la signification de leur destinée présente et de la nature de leur destinée future. Il s'agit là d'intérêts trop majeurs pour qu'ils en détournent les regards. L'agnosticisme complet et conscient, c'est-à-dire la volonté de se désintéresser entièrement de tout ce qui n'est pas directement connaissable, sera toujours le but d'un petit nombre de dilettanti; et le fait que quelques fakirs sont parvenus par des efforts contre nature à déformer leur corps et à fausser leur attitude, ne suffira pas à convaincre l'humanité qu'elle est appelée, comme les cigognes, à se dresser sur un seul pied » (p. 43).

Avec M. Armand Sabatier, on peut répéter avec confiance le mot de St. Paul: *Scio enim cui credidi* (II Tim. I, 12). E. M.

A. Saphir: **Christ et les Ecritures;** trad. de l'anglais; Lyon, Bichsel, in-16, 186 p., 1902.

L'auteur, mort en 1891, était un Israëlite, qui, ayant vu dans le Christ la clef des Ecritures et la Gloire d'Israël, se fit chrétien. On retrouve dans son livre plusieurs idées qu'il a

conservées de son judaïsme, et aussi une intelligence très juste du sens *chrétien* des Ecritures. Je dis « sens chrétien », non qu'il s'agisse d'un sens opposé au sens obvie, usuel et historique de la Bible, considérée comme livre ordinaire et soumise à toutes les règles de la critique scientifique; mais je veux dire qu'en interprétant la Bible d'après ces règles, on y découvre le Christ comme envoyé de Dieu, ainsi que sa religion. Et lorsque cette découverte est faite, lorsqu'on aperçoit le lien qui existe entre Israël et le Christ, entre l'Ancien et le Nouveau Testament, alors tout s'éclaire d'une lumière *chrétienne,* qui, sans violer aucune règle, transfigure et surnaturalise tout.

A ce point de vue, cet ouvrage est d'autant plus utile que beaucoup de critiques ne s'appliquent qu'au travail philologique et historique, et, loin de voir le sens complémentaire chrétien, le nient. Oui, il est nécessaire de rappeler que le Christ a constamment cité Moïse et les prophètes; qu'il a évoqué toutes les périodes de l'histoire racontée dans l'Ancien Testament; que son enseignement repose sur l'Ancien Testament; qu'il s'est donné comme celui qui accomplit les Ecritures; qu'il l'a fait remarquer avec instance; que les apôtres ont continué ce point de vue; que c'est à cette condition que le Nouveau Testament apparaît dans son vrai jour; et que le Christ est réellement l'esprit de l'Ecriture, en quelque sorte la substance et le centre de la Bible; et qu'ainsi la Bible est vraiment un livre religieux, sacré, extraordinaire, d'une inspiration superbe et l'on peut dire prophétique et divine. Qu'on lise en particulier les chapitres II et III, V et VI, et l'on comprendra l'exactitude de cette doctrine, sans tomber aucunement dans la bibliolâtrie (p. 146-161). L'auteur, en blâmant les Juifs qui, l'Ancien Testament à la main, n'ont pas reconnu J.-C. et l'ont même crucifié, fait allusion avec raison à ces chrétiens qui, « tout en croyant que la Bible contient la vérité, ne croient pas la vérité qu'elle contient » : ils étudient la lettre, ils n'entendent pas la voix qui parle en elle, ils ne comprennent pas l'esprit qui vivifie et qui sauve; nouvelle forme de bibliolâtrie, non moins funeste que l'ancienne. Ecrit avec foi, cet ouvrage fortifie la foi.

E. M.

Hermann SCHELL: **Christus**; Mainz, Kirchheim, mit Buchschmuck und 90 Abbildungen, 1902, 4 Mk.

L'éditeur Kirchheim de Mayence a entrepris la publication d'une Histoire universelle, sous forme de galerie des personnages les plus caractéristiques *(Weltgeschichte in Charakterbildern).* Le Christ s'y trouve au milieu du roi bouddhiste Asoka, de St. Augustin, de Jean Huss, de Napoléon Ier, de Cavour, etc. Nombre de chrétiens trouveront que c'est « déplacer » l'Homme-Dieu, que de le faire figurer au milieu d'hommes dont les défauts et les fautes éclatent aux yeux. Cette réserve faite, on ne peut qu'admirer la belle étude du savant professeur. Alors même qu'on pourrait caractériser autrement qu'il a fait chacun des quatre Evangiles et expliquer autrement certains passages de ces mêmes Evangiles, toujours est-il qu'il en a donné une analyse substantielle et religieusement bienfaisante. Les images du Christ qui accompagnent le texte sont aussi fort intéressantes, en ce sens qu'elles nous montrent davantage les unes l'homme de douleurs, d'autres l'homme de la vie intérieure, d'autres le docteur, d'autres le consolateur plein de bonté, etc. M. le professeur Schnitzer, dans un éloge mérité qu'il a fait de ce très beau volume, s'est exprimé ainsi:

« *Was ist Christus der modernen Welt?* Das ist das grosse religiöse Problem, das die Gegenwart bewegt, *das ist auch das Problem, das Schell in seinem neuesten herrlichen Werke zu beantworten sucht* — und, sagen wir es gleich, *in meisterhafter Weise beantwortet.* In grossen Strichen, *mit dem markigen Stifte des Propheten, zeichnet Schell die weltgeschichtliche Bedeutung Jesu und sucht die charakteristischen Züge festzuhalten,* die sein Bild in jedem der vier Evangelien aufweist: im Matthäusevangelium die geistige Tatkraft, die sich den Weg ins Gottesreich bahnt; bei Markus die tiefe Innerlichkeit, die im schärfsten Gegensatz zu dem mit äusserlichen Leistungen leicht zufriedenen Pharisäismus in heisser unablässiger Arbeit um die geistige Aneignung und tatkräftige Ausprägung der göttlichen Wahrheit sich abmüht; im Evangelium des Lukas, « dem lieblichsten Buche, das je geschrieben worden », die Frohbotschaft von der göttlichen Erbarmung und Liebe; im Johannesevangelium endlich das Wort des Lebens, jenes Lebens, das sich im Gottesreiche auslebt, als dessen Organ der innere Mensch,

die Tatkraft und die Liebesgemeinschaft erscheint. *Was Schell über die Bergpredigt, über Christi Stellung zur Aszese, zu Kultur, Besitz und Arbeit sagt, gehört zum Tiefsten und Schönsten, was wir je über diese in neuester Zeit durch Harnacks Vorträge in den Vordergrund der Erörterungen gerückten Fragen gelesen haben.* Wer bedenkt, wie Christi Leben und Lehren im Laufe der Jahrhunderte unzähligemal und zwar von den edelsten Geistern zum Gegenstande eindringendster Studien und mannigfachster Schilderungen und Untersuchungen gewählt worden ist, wird leicht ermessen, wie schwer es ist, auf diesem so ausserordentlich reich bebauten Gebiete eine *populär gehaltene* und doch nicht bloss formell, sondern auch *inhaltlich fesselnde und anziehende Darstellung* zu liefern. Und doch ist es *dem Würzburger Gelehrten gelungen, seinem Thema neue Seiten abzugewinnen, neue Fragen, neue Gesichtspunkte aufzustellen und so das lebhafteste Interesse nicht bloss des zünftigen Theologen, sondern jedes gebildeten Laien, in dessen Denken und Fühlen der gekreuzigte Gottessohn noch eine Rolle spielt, zu erwecken.*»

Dr. Otto SICKENBERGER: **Kritische Gedanken über die innerkirchliche Lage.** Vorgelegt dem katholischen Klerus und den gebildeten Katholiken Bayerns. I. Die praktische Vernunft im katholischen Leben und Wirken. Augsburg, Lampart & Co., 1902, 119 S. II. Auflage, ibidem 1903, VI und 105 S. Preis 1 Mark 50 Pf.

— — **Falsche Reform?** Offener Brief an Seine Gnaden Herrn Dr. Paul Wilhelm von Keppler, Bischof von Rottenburg. Als Antwort auf seine am 1. Dezember 1902 in der Kleruskonferenz zu Rottenburg gehaltene Rede: „Wahre und falsche Reform.“ Augsburg, Lampart & Co., 1903, 27 S. Preis 80 Pf.

Otto Sickenberger war der theologischen Welt bislang kein recht geläufiger Name; nach dem Erscheinen seiner beiden genannten Schriften wird man sich ihn merken müssen, allerdings nicht in erster Linie ihres Inhalts, sondern der Tatsache ihres Erscheinens wegen, weil ihr Verfasser damit in die vorderste Reihe des kirchenpolitischen Kampfes getreten ist. Nach dieser Seite hin haben die beiden Schriften ihre Würdigung

im „Deutschen Merkur“ gefunden. Aber auch in diesen Blättern verdienen sie, namentlich die erste, eine ausdrückliche Erwähnung.

Die „Kritischen Gedanken“ geben in ihrem ersten Teile „prinzipielle Erwägungen über die praktische Vernunft im kirchlichen Leben und Wirken“. Warum der Verfasser da mit aufregender Weitschweifigkeit die für jeden geistig gesunden Menschen selbstverständlichsten Dinge mühsam beweist, ist nur so erklärlich, dass er damit von vornherein eine gewisse Art dummdreister Einwände, wie er sie von der ultramontanen Presse gewärtigen musste, verhindern wollte; leider bietet er dadurch dem normalen Leser gleichzeitig eine lästige Geduldsprobe. Dafür bringt der zweite Teil, „Prüfung unseres Wirkens unter dem Gesichtspunkt der praktischen Vernunft“, eine Reihe wirklich köstlicher, fruchtbarer Gedanken, und zwar zunächst über die Erziehung der Jugend. Wir geben in einer Reihe von Zitaten (nach der II. Auflage) einen annähernden Begriff von dem Geist und der Tiefe dieser Ausführungen. „Man tut fast so, als ob alle Eltern sich von selbst auf die Erziehungskunst verständen. Aber das ist offenbar nicht wahr. . . . Die angehenden Eltern bedürfen eines ex professo gegebenen Unterrichtes in der Erziehungskunst“ (S. 43); „wir erziehen überhaupt unsere Jugend fast gar nicht für die Ehe und das Familienleben, was doch die gewöhnliche Form des Lebens ist“ (S. 44); „wie wir das Volk zur Ehe nicht genügend erziehen, so lehren wir es auch nicht an, die Familie als das, was sie ist, als Haupterziehungsstätte zu gebrauchen“; „die Sitte, die Töchter sechs Jahre lang ausser der Familie erziehen zu lassen, ist ein Verbrechen nicht nur an den Töchtern selbst, die man in diesen wichtigen Jahren um das Familienleben bringt, sondern auch an den Müttern, welche man über eine Hauptaufgabe ihres Lebens hinwegtäuscht“ (S. 45); „mit der ausserfamiliären Erziehung unserer Söhne und Töchter hängt notwendig die eingeschlechtige Erziehung zusammen; sie ist kaum ein minder grosses Übel als jene“ (S. 46); „dass man nicht fromm genug sein könne, ist ja offenbar im allgemeinen falsch, so sehr falsch, dass man sogar zu fromm sein kann“ (S. 52); „es ist sehr schädlich, die Jugend über ein bestimmtes Alter hinaus durch autoritativen Zwang zum Empfang der hl. Sakramente an bestimmten Tagen anzuhalten“ (S. 54).

Eingehend bekämpft Sickenberger den extremen Supranaturalismus und Spiritualismus, die den verhältnismässigen Wert des Natürlichen und Körperlichen übersehen (S. 54 ff.). Im folgenden heisst es dann wieder: „Formell betrachtet, erziehen wir sicherlich unsere Jugend zu sehr nach Gewohnheit und äusserer Regel, ohne ihr den Sinn und das Verständnis der Vorschriften und Verbote zu eröffnen, so dass sie nicht fähig wird, dieselben von Fall zu Fall nach vernünftiger Überlegung anzuwenden. . . . Hand in Hand damit geht der Fehler, dass wir die Jugend immer durch Autorität zu leiten suchen und so die selbständige Tätigkeit des Gewissens unterbinden“ (S. 57); „man glaubt die Jugend zu erziehen, wenn man in ihr starke und mächtige Affekte in bezug auf Gegenstände der Religion und Moral erregt. Aber die Ausbildung des Herzens in dieser Richtung muss immer mit der Ausbildung des moralischen Urteils, also des Verstandes, gleichen Schritt halten, darf nicht überwiegen, geschweige denn dieselbe überwuchern und verdrängen. Mächtige Affekte sind gefährlich, wenn ihnen nicht klare und sichere Erkenntnis zu grunde liegt. Zwei schlimme Symptome sind die Folgen davon: Fanatismus und Skrupulosität“ (S. 60); „statt die Tugend der Keuschheit auf ihr wahres Fundament, die Würde der menschlichen Person und die Heiligkeit des menschlichen Leibes, zu gründen, baut man sie auf Gefühle, welche den menschlichen Leib und besondere Teile desselben als unschön, hässlich und abstossend empfinden lassen. . . . Als ob nicht der ganze Leib des Menschen edel und der Ehre würdig (honestus) wäre, als ob nicht der hl. Paulus sagte, dass unsere Glieder Tempel des hl. Geistes sind. . . . Das stärkste sittliche Motiv der Keuschheit ist das Bewusstsein von der Würde der menschlichen Person und des menschlichen Leibes“ (S. 67 f.); „man hält ferner die geschlechtlichen Dinge zu heimlich und die Jugend zu lange in Unwissenheit darüber“ (S. 70); „ein anderer Fehler, der in dieser Richtung gemacht wird, ist der, dass man zu wenig den Unterschied zwischen dem, was wirklich unkeusch ist und gegen Gottes Gesetz, und dem, was nur gegen den Anstand und die feineren, edleren Sitten verstösst, betont; ja, dass man oft vor dem letzteren grösseren Abscheu einflösst als vor dem ersteren“ (S. 72).

Nur ungern, mit Rücksicht auf den Raum, verzichten wir darauf, auch aus den beiden letzten Kapiteln über die Pasto-

ration und die Erziehung des Klerus eine ähnliche Blütenlese zu geben; es genüge, zu betonen, dass sie leicht zusammenzustellen wäre. Gewiss sind diese Ausführungen unterbrochen von Gedankenreihen, die lediglich auf Verhältnisse der römischen Kirche passen. Aber im ganzen bleibt noch genug übrig, wünschen zu lassen, *jeder* Geistliche und Religionslehrer möchte dieses Buch kennen lernen; jeder trüge Anregung und Belehrung davon und mancher empfinge eine wohltätige Mahnung, doch ja gewisse Einrichtungen (besonders in Pastoration und Kleruserziehung) der römischen Kirche als Besonderheit zu lassen, da sich aus ihr selbst schon Stimmen gegen sie erheben. Vor allem aber lässt uns die reife pädagogische Anschauung Sickenbergers verbunden mit seiner gesunden Art von Sexualethik, wie sie beide aus den gegebenen Zitaten hervorleuchten, die schon im „Deutschen Merkur" ausgesprochene Hoffnung wiederholt und mit verstärktem Nachdrucke aussprechen, dass der Verfasser den christlichen Lesern einmal eine umfassende Behandlung der sexuellen Frage biete; wir besässen damit ein wertvolles, noch sehr notwendiges Gegenstück zu der trefflichen, warm zu empfehlenden Arbeit, die, vom Standpunkte des Mediziners ausgehend, der Professor an der Universität Lund, Dr. Seved Ribbing, im Jahre 1888 veröffentlicht hat. (Die sexuelle Hygiene und ihre ethischen Konsequenzen. Deutsch herausgegeben von Dr. med. Oskar Reyher. Neuer Abdruck. Stuttgart, Hobbing & Büchle, 1902. Preis geb. 2 Mark.) E. K. Z—a.

Petites Notices.

* *Der V. internationale, XIV. deutsche Altkatholiken-Kongress in Bonn, vom 5. bis 8. August 1902.* Stenographischer Bericht. Verlag der Synodal-Repräsentanz, M. 3; Bonn, Eisele, 1902. — Cette publication, très complète, renferme l'historique du Congrès, le résumé des discours prononcés, le texte des travaux communiqués, le texte des adresses, les propositions, les discussions, les votes, la liste des participants, etc. On remarquera notamment l'étude de M. l'évêque Weber sur le « Reform-Katholizismus », les discours prononcés par MM. les évêques à l'église paroissiale, par M. le prof. Nippold au Commers, et les allocutions de M. le président du Congrès, Prof. von

Schulte. Parmi les Annexes : la Déclaration du Général A. Kiréeff au nom de la Commission synodale pétersbourgeoise, la lettre très catégorique du Prof. Kyriakos d'Athènes, celle non moins amicale du Prof. Svetlof, le salut de l'Eglise épiscopale américaine présenté par M. l'archevêque Potter de New York, et l'adresse de M. l'évêque de Salisbury.

* *The Anglican Church Magazine.* — Nous saluons avec le plus grand plaisir la réapparition de cette Revue, dont les directeurs, M. Davies, chapelain anglais de Lausanne, et M. Lomas, de Territet, sont si appréciés dans leur Eglise et dans la nôtre. On lit dans le numéro de janvier de cette année (p. 5) : « The Old Catholic Churches, which have rediscovered for us all that same rule of a primitive faith and a Catholic organization, have flourished exceedingly, in their necessarily unobtrusive fashion, during the year just ended. »

* Prof. E. Bezold : *Ninive und Babylon;* mit 102 Abbildungen ; Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing, 1903, 4 M. — Cette belle publication fait partie des *Monographies d'Histoire universelle,* publiées par le prof. Ed. Heyck. Le soin donné au texte, aux gravures, à l'impression, mérite tous les éloges.

* P. Fargues : *Introduction au N.-T.;* Paris, Fischbacher, 1902, in-18, 179 p. — Ce petit résumé est substantiel ; il contient beaucoup de renseignements. L'auteur, qui n'a cité que des sources protestantes de valeurs très inégales et un peu à l'aveuglette, s'est efforcé d'être modéré. Peut-être trouvera-t-on plusieurs de ses assertions insuffisamment justifiées.

* T. Gay : *Arsenal antipapal,* Dictionnaire des hérésies, impostures et idolâtries de l'Eglise romaine ; traduction de l'italien par Léa Gay-Humbert, 1901, in-8°, 232 p. — Cet ouvrage contient beaucoup de renseignements curieux ; il a été composé dans l'intention excellente de détourner les âmes des superstitions papistes ; malheureusement il dépasse quelquefois le but, par exemple à l'article *Flagellation,* où l'auteur donne d'intéressants détails sur cet acte, mais ne dit pas un mot du vrai motif qui le fait pratiquer dans certains couvents, à savoir : l'intention de s'unir davantage à Jésus flagellé pour nos péchés ; intention qui élève cet exercice et qui aurait dû empêcher l'auteur d'y voir « barbarie et blasphème ». Beaucoup d'autres articles renferment des inexactitudes et manquent leur but.

* A. Houtin: *La question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle,* 2e édition revue et augmentée; Paris, A. Picard, 1902. — Cette seconde édition est un véritable succès dont il faut féliciter l'auteur et l'école à laquelle il appartient; dans les circonstances présentes, ce succès des chercheurs et des critiques, amis de la science et de la vérité avant tout, contre les obscurantistes qui ne veulent que la lumière de leur étroite lanterne, est très significatif; il prouve que la vérité fait son chemin. *E pur si muove!* tel est le titre d'une addition faite par l'auteur, avec raison, à son chapitre XIII. L'appendice qui mentionne les principaux comptes rendus sur la 1re édition est très intéressant comme indice de l'opinion du clergé. *Vivat sequens!* Le bruit a été répandu dans beaucoup de journaux que cette édition vient d'être mise à l'index. Ce serait tant pis pour la cour de Rome qui, une fois de plus, aurait tenté d'étouffer la vérité et la science; et nous féliciterions d'autant plus l'auteur d'avoir mérité l'honneur de cette condamnation. Nous faisons des vœux pour qu'il suive sa voie, celle que le Christ même a tracée, et pour qu'il laisse les morts enterrer les morts.

Nous recevons au dernier moment, de l'éditeur Picard, la 3e édition, revue et augmentée, de *La Contraverse de l'apostolicité des Eglises de France au XIXe siècle,* par le même auteur, (in-18, 316 p., 1903). Nous avons déjà apprécié cet intéressant et savant ouvrage, dans la *Revue* d'octobre 1901, p. 814-818. Nous souhaitons à cette nouvelle édition tout le succès qu'elle mérite.

* Johann Hus: *Gefangenschaftsbriefe,* neu herausgegeben von Constantin von Kügelgen, Lic. Theol.; Leipzig, R. Wöpke, 1902, M. 1. 50. — Als « Mahn- und Weckruf für Deutsche und Böhmen in Österreich » erscheinen als Neudruck die 1536 von Luther mit einer Vorrede « das zukünfftig concilium betreffend » herausgegebenen Briefe von Johannes Hus, während seiner Konstanzer Gefangenschaft geschrieben. Eine Schrift, die im Hinblick auf die Los-von-Rom-Bewegung aktuell ist. Dem schön ausgestatteten Büchlein sind Abbildungen interessanter Medaillen beigefügt. Wir wünschen diesem alten Dokument viele Leser.

* Lic. O. Kohlschmidt: *Protestantisches Taschenbuch,* ein Hülfsbuch in konfessionellen Streitfragen. Vollständig in zirka 20 Lieferungen. I. Lieferung, 159 S. Leipzig, C. Braun, 1903, 75 Pfg. — Excellente idée, dont le Bund évangélique a bien

fait de confier la réalisation au savant pasteur de Magdebourg. Mais qu'il me permette de regretter le titre. Par cela même qu'il s'agit d'un Manuel *interconfessionnel,* il ne devrait pas, ce semble, être appelé *protestant.* Sans doute aussi, dans un ouvrage aussi restreint, les articles ne peuvent pas être complets; cependant les anciens-catholiques trouveront insuffisant celui qui leur est consacré.

* H. Lehmann: *Zinzendorfs Religiosität;* Leipzig, Jansa, 1903, 63 S. — Cette thèse de Licence en théologie est caractérisée par son sous-titre: Eine Anschauung von einem persönlichen Verhältnis des Menschen zu seinem Schöpfer und Heiland. Untersucht nach psychologischen und zeitgeschichtlichen Voraussetzungen ohne den Massstab dogmatischer Lehrsätze. Eine kirchengeschichtliche Studie für religiöse Psychologie und Menschenkunde des 18. Jahrhunderts. Dans la première partie, l'auteur précise ce que Zinzendorf a voulu: « Nicht eine theologische Lehre, nicht Kirchengründung, nicht gesetzliche Methode; dem lutherischen Volke wollte er dienen als ein freier Diener der Kirche, als praktischer Philosoph, in seinem politischen Beruf, auf Grund der Gewissensfreiheit, in der Fortsetzung des Erziehungswerkes seit Herzog Ernst dem Frommen, als Anführer einer Streiterschar im Geschichtszusammenhang mit Luther, mit einem persönlichen und subjektiven Zug seiner Religiosität. » La seconde partie précise encore davantage ce qu'a été la « religiosité » de Zinzendorf. Cette étude est donc très sérieuse, très objective et claire.

* Lic. G. Naumann: *Die Wertschätzung des Wunders im N. T.;* Leipzig, Dürr, in-8°, 85 S., 2 Mark 60 Pf.; 1903. — Très instructive étude, dans laquelle l'auteur examine ce que les Juifs pensaient du miracle au temps de Jésus, ce que Jésus lui-même en a dit, ce qu'en disent les quatre Evangiles, ainsi que Pierre, Paul et les premiers chrétiens. Dans un appendice, il indique la place que le miracle a occupée dans la religion des Grecs et des Romains.

* De Perrot: *Une grande lumière au moyen âge;* Neuchâtel, Delachaux, in-8°, 98 p.; 1902. — Ce volume est un recueil de pensées du célèbre dominicain Jean Tauler, de Strasbourg (14e siècle). Ces pensées ont été traduites en français par le colonel de Perrot qui, dans une préface courte, fait militairement sa profession de foi: ses pensées ont reçu

l'impulsion de deux généraux russes, Souworoff et Dragomirow, puis du pasteur G. Rosselet d'Ivernois, et enfin du professeur Hilty, qui lui a fait connaître les ouvrages de Tauler. Les pensées du grand mystique sont distribuées en 51 méditations que nous ne saurions analyser. De telles choses ne s'analysent pas; elles se lisent et se relisent, jusqu'à ce qu'elles aient pénétré non seulement l'esprit, mais l'âme entière, jusque dans son centre, où Tauler entendait la voix même de Dieu. Il est bon que de vaillants chrétiens sachent, au milieu du tapage des choses humaines, faire entendre des paroles aussi sérieuses et nous remettre en face de notre destinée et des choses éternelles. Souhaitons à cet excellent livre d'être bien compris et bien pratiqué.

* G. H. Ross-Lewin, h. Canon of Durham: *Father Gilpin*, the Noblest Representative of the English Reformation; his Conformity during the Reigns of Edward, Mary and Elizabeth; and his Witness against Trent and Geneva. Edinburgh, St. Giles' Printing Company, Ræburn House, 1901. — « Bernard Gilpin was the true product of the English Reformation... He lost nothing that was valuable in the old, and he appropriated all that was true in the new. » Bishop Lightfoot of Durham.

* E. Saillens: *La vie et l'œuvre de Spurgeon;* Lyon, Bichsel, in-16, 1902. — Le nom de Spurgeon est connu dans l'univers entier. Bien que son génie fût essentiellement anglo-saxon et qu'aucune traduction ne puisse rendre la force et l'originalité de sa prédication, celle-ci a eu un très grand retentissement; elle montre une fois de plus ce que peut la conviction chrétienne. On lira avec un intérêt particulier les chapitres 14 (Spurgeon orateur), 15 (Spurgeon théologien), 16 (Spurgeon pasteur et auteur).

* E. Sänger: *Kants Lehre vom Glauben;* Leipzig, Dürr, in-8°, 1903, 3 M. — Le Dr H. Vaihinger a mis une préface en tête. Cette étude, condensée et pourtant détaillée et très analytique, est très approfondie. On dirait que Kant a créé la doctrine de la foi; sa pensée est prise de face, de profil, dans toutes les directions. Est-ce un culte? n'est-ce pas déjà de la superstition? On ramasse les miettes de la table du grand homme.

* Eb. Schrader: *Die Keilinschriften und das Alte Testament;* III. Auflage, mit Ausdehnung auf die Apokryphen, Pseudepigraphen und das Neue Testament neu bearbeitet von H. Zimmern

und H. Winckler; mit einer Karte der vorderasiatischen Länder. Berlin, Reuther & Reichard, 1903, M. 21; in gediegenem Halbfranzband M. 23. — Cet ouvrage, essentiellement d'érudition, est de premier ordre. La première partie (histoire et géographie) a été retouchée par M. Winckler, de l'université de Berlin; la seconde (religion et langue), par M. Zimmern, de l'université de Leipzig. L'actualité des questions bibliques rend cet ouvrage en quelque sorte nécessaire à quiconque veut s'orienter à travers toutes les difficultés de cet immense sujet.

* Dr Nahum Slouschz: *La renaissance de la littérature hébraïque;* Paris, G. Bellais, in-18, 3 fr. 50, 1903. — Cet essai d'histoire littéraire est fort utile à ceux qui croient à l'extinction de l'hébreu comme langue littéraire moderne. En le lisant, ils auront la preuve du contraire. L'auteur les promènera en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Autriche, en Lithuanie, etc.; il leur fera admirer surtout les romans de Smolensky, et cherchera surtout à les convaincre que la floraison nouvelle de la langue des prophètes contribuera puissamment à faire évoluer l'humanité vers l'idéal.

* *Theol. Jahresbericht* (Krüger u. Kœhler): Bd. XXI, 1901, VI. Abt. *Praktische Theologie,* M. 7; VII. Abt. *Register,* M. 5.80. — *Bibliographie der theologischen Literatur für das Jahr 1901,* Lieferung 4, M. 1 70. — Berlin, Schwetschke, 1902. — Ces nouvelles livraisons, rédigées par les théologiens les plus compétents de l'Allemagne, sont, comme les précédentes, riches d'indications très détaillées et sont indispensables dans toute bibliothèque théologique sérieuse.

Erratum. Sur la foi d'un critique que je croyais bien renseigné, j'ai reproché (*Revue* de janvier 1902, p. 163) à M. V. Giraud, auteur d'un ouvrage sur « Taine », de n'avoir pas mentionné les funérailles protestantes faites à ce dernier. Or à la page 103 de son ouvrage, il a dit expressément: « On fit à Taine, sur sa demande, de modestes funérailles protestantes. » Si courte que soit cette très importante petite phrase, si enfoncée qu'elle paraisse au milieu de l'alinéa qui la met quelque peu dans l'ombre, et si absorbé que j'aie pu être d'ailleurs, elle aurait dû ne pas m'échapper. J'en exprime publiquement à l'auteur mon très vif regret, et je prie les lecteurs de vouloir bien en prendre note.

E. M.

Librairie.

J. Bunyan († 1688): Le voyage du chrétien vers l'éternité bienheureuse; Lyon, Bichsel, in-16, 162 p.

W. B. Frankland: The Early Eucharist (A. D. 30-180); London, Clay, in-4°, 132 p. *(Etude sérieuse et objective.)*

G. Karo und J. Lietzmann: Catenarum græcarum catalogus; Göttingen, 1902, Hefte 1, 3, 5.

X. Kœnig: De la sincérité dans l'enseignement de l'histoire sainte de l'A. T. aux enfants; Paris, Fischbacher, in-18, 68 p., 1903.

E. de Laveleye: De l'avenir des peuples catholiques, avec les opinions de Gladstone, Michelet, Quinet, d'Hulst, etc., et le Syllabus en français et en latin; Genève, H. Robert; Lyon, Bichsel.

H. Loiseau: Une marée de feu, les victimes de l'alcool; Lyon, Bichsel; in-16, 298 p., 1902, 2 fr. 50.

P. W. Michaelis, Pastor: Der biblische Begriff der Heiligung und seine Bedeutung für unser Glaubensleben. Stuttgart, Deutsch. Philadelphia-Verein, br. 16 S., 15 cent. *(Très édifiant.)*

Théod. Naville: Révélation et évolution; Genève, Richter, in-8°, 88 p., 1902.

A. T. Pierson: George Müller; Trad. de l'anglais en français par D. Lortsch, avec préfaces par J. Wright, Dr Pierson, S. Delattre; Lyon, Bichsel, 1901, in-8°.

Jean Réville: Le protestantisme libéral, ses origines, sa nature, sa mission; Paris, Fischbacher, 1903, in-18, 182 p., 2 fr. 50.

Bei Richard Wöpke (Leipzig): — Karl König: Wahre Lebenskraft; fünf Predigten: Vom Geiste des Christentums, Wahre Hülfe, Weltüberwindung, Heiliges Feuer, Ewigkeitsbewusstsein. — Ernst Ludwig: Fünf Brote zur Seelenspeise. — Paul Mehlhorn: Aus Höhen und Tiefen; fünf Predigten. — Paul Seeberg: Vorstudien zur Dogmatik: zur Erkenntnistheorie, zur Theologie und Anthropologie. — Hermann Schulze: Für die Wahrheit; undogmatische Predigten; — Die Ursprünglichkeit des Galaterbriefes; Versuch einer Apologie auf literarhistorischem Wege.

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

Die

orientalische Christenheit der Mittelmeerländer.

Reisestudien

zur

Statistik und Symbolik der griechischen, armenischen und koptischen Kirche

von

Lic. Dr. **Karl Beth,**

Privatdozent an der Universität Berlin.

Preis Mark 8. —.

Soeben beginnt zu erscheinen:

Handbuch

der

Neuesten Kirchengeschichte.

Von

Friedrich Nippold.

Fünfter Band.

Geschichte der Kirche im deutschen Protestantismus des neunzehnten Jahrhunderts.

Die Ausgabe geschieht in Lieferungen zu je 2 Mk.

Verlag von C. A. Schwetschke und Sohn, Berlin W. 35.

Zur Kritik der Machschen Philosophie.

Eine erkenntnistheoretische Studie

von

Dr. **Richard Hönigswald.**

Preis Mk. 1. 20.

Psychologismus oder Antipsychologismus?

Entwurf einer erkenntnistheoretischen Fundamentierung der modernen Energetik

von

Dr. **Karl Heim.**

Preis Mk. 4. —.

Kant:

Naturgesetze, Natur und Gotteserkennen.

Eine Kritik der reinen Vernunft

von

Professor Dr. **L. Weis,**

Preis Mk. 3. 60.

Religiöse Vorträge

gehalten von

Goswin Uphues,

Professor der Philosphie in Halle.

Preis brosch. Mk. 1. 80, geb. Mk. 2. 40.